

Littérature

Ce jour-là

Pierrette Roulet-Grin
députée PLR
et ancienne préfète



Participer au débat civique

C'est difficile à croire, mais je n'ai aucun souvenir, si ce n'est que j'allais me marier et que nous cherchions un appartement sur Lausanne. Et, en y réfléchissant, je n'ai pas le sentiment non plus que mes parents en parlaient avec leurs amis. Je crois que s'il y a eu peu de brouhaha autour de cette votation, c'est parce que le vrai changement, c'est celui de 1959, c'est là que tout s'est passé avec le Canton de Vaud qui a accepté le droit de vote pour les femmes. À cette époque, j'avais 12 ans et j'étais

«J'ai entendu une fille dire qu'il n'y avait que les papas qui votent et que c'était tout à fait normal»

dans une classe à plusieurs niveaux. L'institutrice, très pragmatique, aimait parler des sujets d'actualité en classe et elle avait lancé le débat avec les plus grands. Je me souviens que j'étais censée faire un travail d'écriture qui m'intéressait beaucoup moins que ce qui se disait sur le droit de vote des femmes. J'ai entendu une fille dire qu'il n'y avait que les papas qui votent et que c'était tout à fait normal: ça a été un peu comme une révélation. Un choc: adulte, je n'allais pas être l'égale des hommes? Mais qu'est-ce que ça voulait dire? À la maison, on m'avait pourtant dit qu'il fallait absolument avoir un métier et qu'il était très important de s'instruire. D'ailleurs mon grand-père, né en 1890 et très progressiste, avait prodigué les mêmes conseils à ma mère. Je ne comprenais pas pourquoi tout ça ne faisait pas l'égalité! Un peu plus tard, au moment de voir partir les garçons pour l'école de recrues ou s'engager dans un corps de pompiers, je me suis dit qu'il n'était pas normal qu'ils soient seuls à participer à la protection de la communauté. Alors dès que j'ai pu, je suis entrée au service féminin et ma mère m'a appuyée. Si j'ai eu des activités militantes pour que les femmes soient admises notamment dans les patrouilles de ski-alpinisme ou dans des courses d'orientation, si j'ai fondé le Zonta d'Yverdon, section d'un club international qui se préoccupe du statut de la femme, je n'ai pas été forcé pour l'égalité à tous crins, les quotas et tout ça, mais j'ai œuvré pour participer le plus possible au débat civique.» **F.M.H.**

«Les Suissesses ont demandé trop gentiment»

Avant le oui de 1971, il y a eu le non de 1959. L'Irlandaise Clare O'Dea a imaginé cette journée vécue par quatre femmes.

Caroline Rieder

Clare O'Dea a vu le jour en 1971. Avant de s'établir en Suisse il y a 18 ans, l'Irlandaise n'avait probablement jamais entendu parler du caractère historique de son année de naissance pour son pays d'adoption, elle qui vient d'une contrée où les femmes ont pu glisser un bulletin dans une urne en 1922 déjà. Cette journaliste et écrivaine trilingue, mariée à un Suisse et mère de trois filles - des jumelles de 14 ans et la cadette de 10 ans -, s'est toujours dite féministe. Dans son précédent livre «The naked swiss», paru en français en 2018 sous le nom de «La Suisse mise à nu» (Ed. Helvetiq), elle démentait le vrai du faux dans les clichés sur notre pays qui circulent chez les expatriés anglophones. Elle y avait consacré un chapitre sur l'égalité, car pour cette citadine de Dublin, sa nouvelle vie dans un village de la campagne fribourgeoise n'a pas été sans quelques étonnements.

Cette fois, l'auteure a voulu gagner en liberté en imaginant la journée de quatre femmes, ce dimanche 1er février 1959 où le suffrage féminin a été balayé au niveau fédéral à 66,9% des voix. La fiction lui permet, paradoxalement, d'aller au plus près de ces vies des années 50. Entretien.

Votre livre s'ouvre dans la cuisine de Vreni, solide mère de famille de 49 ans, qui se réjouit d'aller se faire opérer pour... enfin se reposer!

Oui, elle représente bien cette image de la mère qui sacrifierait tout à sa famille, n'existant pas en dehors et corvéable à merci. Vreni reste une femme passionnée et complexe, mais elle n'a pas la possibilité de s'exprimer ou de suivre ses rêves.

Vreni n'a pas le droit de vote, mais elle est toujours chargée de faire les sandwichs pour les scrutateurs les jours de votation...

Oui, son mari Peter est très engagé dans la vie du village, et trouve normal que sa femme fasse les sandwichs pour tout le monde ce jour-là, ou qu'elle les serve à table. Pour lui, elle fait partie du décor. Il glissera d'ailleurs un non dans l'urne. Ce n'est pas un homme méchant, il a de l'affection pour son épouse mais tient juste son rôle.

Margrit, leur fille, est plus émancipée, mais se retrouve victime de harcèlement au travail...

Elle est intelligente, a un esprit libre mais il n'y a pas vraiment de place pour elle, elle doit se conformer, trouver un homme solide, même s'il est ennuyeux, pour la protéger. À cette époque, le mariage était vendu comme la meilleure option pour les femmes.

Quand le mari quitte le navire par contre, ça tourne au cauchemar...

Oui, c'est ce que j'ai voulu montrer avec Esther, abandonnée avec un bébé, loin de sa famille, avec une belle-famille qui la laisse tomber. Ce personnage me sert aussi à évoquer le sort des enfants placés.

L'aide viendra d'une féministe...

Béatrice est instruite, occupe un bon poste. Elle comprend que même sans le droit de vote, elle peut faire une différence par ses actions concrètes. C'est encore une leçon pour nous aujourd'hui.

Toutes ces femmes ont en commun de dépendre des hommes...

Oui et c'est la même chose lorsqu'il s'agit du droit de vote. Les femmes Suisses ont



L'Irlandaise Clare O'Dea aime ausculter son pays d'adoption. DOMINIC FAVRE

Parution en quatre langues

«Combien de matins d'hiver avait-elle passé ici à cuisiner, à nettoyer, à récuser des casserolées? Des milliers.» Avec Vreni, affairée à préparer des rôtis dans de lourdes poêles qu'elle n'arrive pas à retourner seule, à servir son mari et ses trois fils, à tout préparer pour faire tourner la maison durant son hospitalisation, le ton est donné. En 1959, malgré les luttes féministes, pour certaines femmes l'égalité est encore un lointain concept. Vreni ne se sent pas vraiment concernée par le droit de vote, même s'il lui apparaît qu'il n'y a pas de raison pour que sa fille, plus intelligente que ses fils réunis, ne puisse pas exprimer son opinion. Les trois autres héroïnes de ce roman très documenté et écrit dans un style fluide se révèlent également courageuses, et attachantes dans leurs contradictions.

tout essayé durant des décennies: manifestations, voie parlementaire, même d'argumenter avec le Conseil fédéral. Elles ont demandé plutôt gentiment, car seuls les hommes pouvaient leur donner ce droit. Trop gentiment peut-être pour ne pas être ignorées.

Quelles ont été vos sources d'inspiration ?

Comme journaliste, j'ai écrit pas mal d'articles sur des femmes dans les années 50 à 70. J'ai notamment interviewé Marthe Gesteli, militante féministe qui a énormément œuvré pour le suffrage féminin des années 50 jusqu'à 71. Je me suis aussi énormément documentée. Le livre d'Iris von Roten m'a beaucoup aidée car elle y décrit en détail les conditions de vie et de travail des femmes (ndlr: «Frauen im Laufgitter» date de 1958, et sa version française ne sortira que cette année).

Vous avez aussi enquêté autour de vous ?

Oui, j'ai demandé à toutes les personnes qui ont connu ces années, que ce soit dans ma belle-famille, à mes voisins ou à des femmes rencontrées dans le train. Je suis curieuse et lorsqu'on interroge les gens, ils se mettent souvent à parler spontanément de leur enfance.

Pourquoi la fiction?

J'écris de la fiction depuis dix ans, mais j'ai publié plutôt des nouvelles, en anglais. Avec ce roman, j'ai voulu faire redécouvrir le quotidien de cette moitié de la population qui était considérée comme moins importante et moins intelligente, dans des années que je ne trouve pas si lointaines.

«Ce livre s'adresse aussi aux jeunes générations, pour mesurer le chemin parcouru. Je prévois de le faire lire à mes filles de 14 ans.»

Clare O'Dea Auteure

Avez-vous voulu aussi toucher un public plus large?

Oui, je voulais que ce soit un livre très accessible, et qu'à la fin, on ait l'impression d'avoir compris quelque chose de cette époque. Ce livre s'adresse aux adultes qui connaissent le contexte, mais aussi à la jeune génération, pour mesurer l'évolution accomplie. Je prévois de le faire découvrir à mes filles aînées, car je pense qu'on peut le lire dès 13 ans.

En tant qu'Irlandaise, comment voyez-vous l'égalité en Suisse?

L'Irlande a eu le droit de vote beaucoup plus tôt, par contre l'avortement n'y est légal que depuis 2018. En Suisse, les femmes sont bien protégées par la loi, par contre je pense qu'il y a encore un effort à faire sur le front domestique. Tout ce qui concerne les enfants reste largement de la responsabilité des femmes, tandis que les hommes portent toujours celle de faire carrière. En Irlande, bien plus de femmes travaillent à plein temps, mais je pense que c'est dû avant tout à des facteurs économiques.

«Le jour où les hommes ont dit non»
Clare O'Dea
Traduit de l'anglais par
Corinne Verdan-Moser



Disponible sur commande en librairie ou sur www.bergli.ch

La masculinisation de la langue, un mal(^e) récent

Le langage inclusif fait son chemin, malgré les résistances hostiles des milieux conservateurs et un contexte androcentriste qui dure.

Cécile Collet

Avez-vous lu Madeleine de Scudéry, Marie-Catherine Desjardins ou Antoinette Deshoulières? Ces autrices ne disent sans doute rien à personne. Or leurs textes étaient lus et leur talent reconnu! Tellement qu'on a craint que ces femmes de lettres fassent de l'ombre aux auteurs, selon la linguiste Eliane Viennot, dans son livre «Non, le masculin ne l'emporte pas sur le féminin! Petite histoire des résistances de la langue française» (Ed. iXe, 2014). Jusqu'à justifier que le mot «autrice» n'apparaisse pas dans le dictionnaire de l'Académie française, établi au XVII^e siècle. Comme philosophe, maîtresse ou encore médecin, ou tout autre terme désignant une profession intellectuelle. «C'est une des trois vagues de masculinisation de la langue, explique Pascal Gygax, psycholinguiste à l'Université de Fribourg, qui prépare un livre sur le thème à sortir en mai aux Éditions Le Robert. Aujourd'hui, c'est la démasculinisation qui rencontre beaucoup d'hostilité.» Explications.

Pourquoi cette hostilité envers le langage inclusif ou non sexiste? D'abord il y a les personnes qui, par sexisme, sont viscéralement contre ces réformes langagières destinées à nourrir l'égalité entre femmes et hommes. D'autre part, il y a celles qui estiment que le système inégalitaire dans lequel on vit - où un groupe est supérieur à un autre, comme on le pensait au XIX^e: «l'homme est plus noble que la femme» - est juste. On rencontre la même hostilité concernant la non-binarité. À noter que plus on est à droite sur l'échiquier politique, plus il semble difficile de penser la non-binarité ou la fluidité du genre. C'est donc important de replacer le langage également dans un débat systémique.

Vous voulez dire que cette résistance a une couleur politique?

La littérature scientifique le montre, déjà dans les années 1980-90 en Grande-Bretagne et aux États-Unis. Mon expérience personnelle aussi. Dernièrement, je suis allé présenter la communication non sexiste devant un Conseil communal. Lorsque je suis allé sur l'estrade, certains élus de droite ont quitté la salle! Les dernières votations montrent que ces partis, comptant beaucoup d'hommes (avec des positions sociales souvent dominantes), défendent des valeurs patriarcales et androcentrées. Il y a parfois la crainte d'une féminisation de la société, d'une perte de virilité, d'une menace pour le patriarcat. Or les réformes langagières ne visent qu'une seule chose: arrêter d'utiliser le masculin comme valeur par défaut.

Le doublet – le fait d'inscrire le nom au féminin et au masculin – est un outil du langage inclusif.

Une manière de féminiser? Cela réactive la binarité, en effet. Mais cela a l'avantage - contrairement à la neutralisation de corps enseignant ou l'épicène (des personnes ou les étudiant-e-s) - de visibiliser les femmes. N'oublions pas que cette catégorie de personnes a été discriminée depuis des siècles! On peut rétablir un équilibre en travaillant sur la visibilité des femmes dans la société. Mais à long terme, j'aimerais bien que les rôles sexués disparaissent, que le genre devienne une catégorie dont on se fiche. On en est loin. Quand une femme est enceinte, la première question qu'on lui pose, c'est si son enfant est une fille ou un garçon. Psychologiquement, franche-



Honoré Daumier caricature (1844) un «bas-bleu», ces intellectuelles accusées de négliger enfants, tâches ménagères... et maris. ...



Pascal Gygax Psycholinguiste à l'Université de Fribourg

ment, cette information n'a aucun sens par rapport à l'enfant à naître.

Et les femmes poseront la même question...

Il n'y a aucune raison qu'elles ne le fassent pas. Elles appartiennent au même système que les hommes. Tout le monde apprend à l'école à utiliser le masculin. À

considérer que l'homme est la norme, le standard, soi-disant la valeur neutre.

Quelle pourrait être alors cette valeur neutre?

Elle s'imposera par l'usage. En anglais, le «they» générique singulier l'a refait, après avoir disparu pendant près d'un siècle. En Suède, c'est un livre pour enfants («Kivi & Monsterhund», 2012) qui a proposé le neutre «hen», devenu aujourd'hui le 3^e pronom officiel. En français, on voit apparaître des formes comme le «iel», sorte de fusion entre le il et le elle. On peut tout de même regretter l'ordre dans la fusion (il d'abord) et la

binarité de ses composantes. D'autres propositions ont été faites.

Il faudrait placer le féminin en premier dans un doublet?

L'ordre de mention n'est pas anodin. Lorsqu'on parle de deux personnes d'âge différent, on met la plus âgée en premier, comme dans père et fils. Dans le couple, on nomme l'homme avant la femme, à moins que cette dernière nous soit plus proche. On n'a jamais entendu mari et femme dans l'autre sens... L'ordre est lié à l'importance, à la hiérarchie sociale. Il y a un seul cas où c'est l'inverse: Mesdames et Messieurs. C'est l'effort Titanic, un reste de galanterie bienveillante, qui veut que l'on sauve les femmes et les enfants d'abord. Nous avons démontré qu'en plaçant le féminin avant le masculin - comme dans «les chirurgiennes et les chirurgiens» -, les gens percevaient plus de femmes que si le métier était uniquement au masculin. C'est primordial pour que les petites filles puissent s'imaginer embrasser certaines carrières.

Reste que le français oblige à accorder un doublet au masculin...

C'est faux! L'accord de proximité - comme dans «certaines étudiantes et étudiants...» ou «de nombreuses décisions et échanges...» - existe dans «Le Bon Usage» de Grevisse. Il n'a jamais disparu. Il s'agit de l'utiliser! La langue est plastique. C'est à nouveau une question d'usage: en 1980, il y a polémique autour du mot «compositrice», que beaucoup estimaient trop moche. Aujourd'hui, tout le monde le trouve normal. Soutenez le mot «entraîneuse» à un enfant ou à un traducteur en ligne; des deux entendront «coach sportive» et non pas «jeune femme incitant les clients à consommer».

Si les autrices avaient eu voix au chapitre, les femmes auraient-elles eu le droit de vote plus tôt? On pense souvent que les pays où la langue n'a pas de marque grammaticale favorisent l'égalité, comme la Finlande par exemple. Cela a sûrement un effet, mais le langage ne peut pas être dissocié des autres problématiques sociales. Le langage façonne notre réalité, c'est sûr, mais il est aussi un reflet de la société.

À l'écrit

L'inclusif-ve, ou le graphisme engagé contre la binarité

La typographie créée par Tristan Bartolini, 24 ans, devait rester confidentielle comme un travail de diplômé. Mais «L'inclusif-ve», concoctée durant le premier semi-confinement, a décroché le Prix Art Humanité 2020 de la Croix-Rouge et avec lui une notoriété médiatique formidable. Bien sûr, parce que cette typographie qui mêle le féminin et le masculin dans un esprit d'inclusivité, à l'instar de notre ce, a de nombreuses qualités visuelles: elle est plus élégante que le point médian de l'écriture épicienne, facile à lire, efficace. Mais aussi, son propos défend une cause ultra-actuelle, qui tient à cœur à l'ancien étudiant en communication visuelle à la HEAD-Genève: «Je voulais attirer l'attention sur la construction du genre dans la langue française, son impact

il est inclusif
elle est inclusive
est inclusif
ils sont humains
elles sont humaines
sont humains

Avec sa typographie, Tristan Bartolini veut embrasser tout le spectre du genre. DR

sur les schémas sociaux, et la remettre en question.» Avec la médiatisation du projet, et les propositions qu'il a reçues, Tristan Bartolini, aujourd'hui étudiant en histoire de l'art à l'Université de Genève, prend conscience de la

façon dont il peut, comme d'autres initiatives allant dans le même sens, sensibiliser le monde graphique. Ses 60 signes (40 et 20 pluriels) non générés ne seront pas commercialisés pour l'instant, il faut d'abord qu'il les adapte à une police de caractères libre de droit, afin que d'autres se les approprient. Mais Tristan Bartolini a un peu de temps devant lui. «Mon point de vue sur le genre, c'est que le féminin et le masculin sont des mythes créés par l'être humain. Dans la mode, dans l'art, ça bouge, mais pour chasser la binarité de

la société, il faudra des siècles.» Ne la reproduit-il pas lui-même en utilisant le il et le elle? «Le genre est un spectre, dont le féminin et le masculin sont les deux extrêmes, répond-il. En les joignant, on en révèle l'entière.» **C.CO.**

Linguistique

Ce jour-là

Christiane Jaquet Berger
ancienne députée et
conseillère nationale POP



Le débat partout, même dans le train

«C'était une grande journée, enfin une reconnaissance: c'était attendu de puis longtemps donc on a fait la fête à la maison. En famille, c'était absolument clair que ce droit de vote devait arriver, je me souviens très bien de mon père qui m'emmenait, enfant, au bureau de vote et m'expliquait pourquoi ma mère ne nous accompagnait pas. On m'avait fait comprendre

«On nous disait que ce n'était pas pour nous, que ce n'était pas intéressant, qu'il y avait trop de compromis, qu'on était trop mignonnes pour nous intéresser à la politique.»

que c'était injuste. En 1971, j'avais 34 ans et si je n'ai pas participé à la campagne comme membre d'un mouvement ou d'un autre, j'ai pris part au débat et notamment lors des trajets en train entre Lausanne et La Sarraz pour aller à l'école où j'enseignais. Il y avait dans ces wagons pas mal d'ouvriers qui allaient travailler à Cossonay et les discussions étaient enflammées comme avec certains de mes collègues. On nous disait que ce n'était pas pour nous, que ce n'était pas intéressant, qu'il y avait trop de compromis, qu'on était trop mignonnes pour nous intéresser à la politique, des choses comme ça, et j'avais l'impression de mener une bataille tous les jours! Je m'énervais. Mais eux aussi. À l'école, il y avait d'ailleurs à cette époque un exemple flagrant d'iniquité, les garçons avaient trois heures de mathématiques en plus que les filles, qui faisaient de la couture pendant ce temps-là. Quelques années plus tard, j'ai participé à la dénonciation des barèmes pour l'entrée au collège, qui étaient plus sévères pour les filles que pour les garçons.» **F.M.H.**